FASCICULE 90 Prix 1 fr. 20
Belgique 1 fr 50

— *Ne nous querellons pas, voulez-vous accepter mon offre ?...* (Page 2857).

manioc.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

a des limites, monsieur le comte. Vous n'avez donc pas de conscience : vous me prenez le peu d'argent que je possède et vous compromettez ma fille.

Esterhazy eut un rire cynique.

— Quelle blague !... moi, j'aurais compromis votre fille... ne soyez donc pas ridicule, madame !

— A vous cela peut paraître ridicule, monsieur le comte ; mais je sais ce qu'on dit d'Harriet dans le voisinage. Et je n'admets pas qu'on répète partout, que ma fille a une liaison avec vous ! Harriet est une fille honnête.

— Vous auriez mieux fait de la garder à la maison, et de la surveiller, chère madame. Mais vous étiez bien trop contente lorsqu'elle sortait avec moi.

— Je croyais avoir affaire à une homme d'honneur.

— Taisez-vous donc ; je n'ai pas envie d'entendre toutes ces stupidités. Qui m'a toujours invité ? Qui m'a toujours raconté que mademoiselle Harriet avait une vie tellement triste et qu'elle souffrait de sa solitude ; qui donc m'a engagé à l'emmener au théâtre et à l'Opéra ? C'est vous... et vous seule êtes la coupable !

— Je ne verrais pas d'inconvénients à ce que Harriet sortît avec vous, monsieur le comte, si vous payiez vos dettes. Mais vous voulez m'exploiter et vivre à mes frais. Je ne me laisse plus faire... si vous n'avez pas payé demain soir ; je vous mettrai à la porte.

Madame Brown était si agitée, que les mots lui manquaient.

Mais Esterhazy, aussi, était fou de colère.

Il prit la vieille dame par le bras et la poussa vers la porte.

— Vous n'aurez pas cette peine, madame... je partirais bien d'ici. Il n'est vraiment pas agréable de vivre avec une personne comme vous..

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Il la poussa dehors et referma la porte bruyamment.

Lorsqu'il se vit seul, il chancela et s'appuya contre le mur en se couvrant la figure des deux mains.

Le ciel semblait s'écrouler sur lui.

Qu'allait-il faire, si madame Brown le mettait à la porte ?

Il se trouverait sans un sou, dans la rue.

Les quelques habits qu'il possédait suffiraient à peine à lui procurer de l'argent pour deux ou trois jours...

Et après ?

Allait-il être obligé de mendier ?

Une sueur froide mouilla son front...

Etait-ce la fin ?

Il vit avec horreur, qu'il se trouvait sur une pente qui le mènerait sûrement à l'abîme.

Chancelant, il marcha jusqu'au divan et s'écroula sur les coussins, à moitié évanoui.

Mais c'était en vain qu'il cherchait il ne trouvait nulle issue à cette situation terrible.

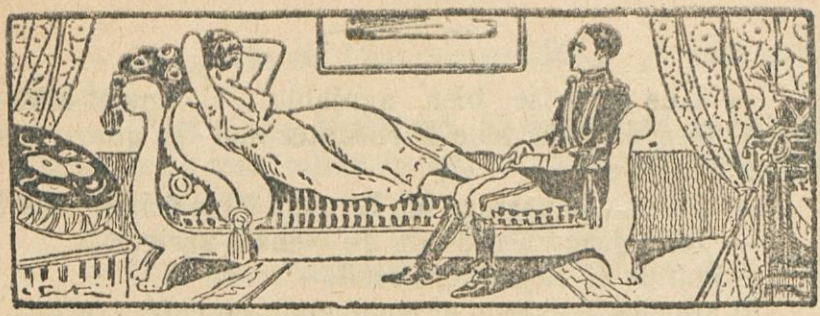
Tout était fermé devant lui.

Maintenant, il fallait attendre un miracle qui, seul pourrait le sauver.

Mais Esterhazy se disait que les miracles étaient bien rares et il ne parvenait pas à se consoler avec une si mince espérance.

Il se sentait poursuivi par la malchance et finit par se dire que le terrible spectre de la misère était maintenant devant lui et que plus jamais il ne parviendrait à le chasser.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane



CHAPITRE CD

VERS L'OUEST

Dubois regardait par la fenêtre du compartiment et admirait le beau paysage qui défilait devant lui.

Montreux est vraiment un endroit bien joli, pensait-il; malheureusement, il n'y a rien à faire là pour moi. Espérons que j'aurai plus de chance à Berlin.

Parti le soir de Montreux, il arriva à Berlin le lendemain vers midi.

Après avoir déjeuné dans un petit restaurant, il se rendit au café Bauer, où il consulta tous les journaux.

Il avait pris place auprès de la fenêtre, afin de pouvoir observer la rue.

Il commanda un café et un verre de fine au garçon.

Puis il se mit à regarder les gens qui passaient et repassaient dans la rue.

Soudain il sursauta.

Il venait d'apercevoir un visage qu'il connaissait bien... Une minute plus tard, il vit qu'il avait également été reconnu.

Un homme pénétrait dans la salle du café et se dirigeait vers sa table.

— Quelle surprise, mon cher !... dit-il, en lui tendant la main.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Une surprise bien agréable!... Comment allez-vous! Asseyez-vous donc et racontez-moi ce que vous faites à Berlin ?

— Je suis de passage ici. Et vous ?Que faites-vous ?

— Rien jusqu'à présent. Je viens d'arriver.

Romulus de Lepinski s'assit.

Il appella le garçon et commanda un café.

Puis il fixa Dubois.

— Vous avez du travail définitif ici ?

— Non, je n'ai rien encore. J'attends une bonne occasion, car dans ma vie, le hasard a toujours jour un très grand rôle. J'ai une grande confiance en lui.

— Tiens! je ne lui donne pas la même importance que vous, dit Lepinski.

Dubois haussa les épaules.

— La vie est pleine de hasards !...

Les deux hommes se turent, ils étaient plongés dans leurs réflexions. Puis, Dubois poursuivit.

— Vous êtes seulement de passage ?Pour où partez-vous donc ?

— Pour la Russie.

— Ah!... vous allez en mission ?

— Oui... et je suis même très embarrassé.

— Peut-on vous demander de quoi il s'agit ?

Lepinski fixant son compagnon d'un air pensif resta un instant sans répondre.

— Je me demande s'il peut me révéler ses plans, se dit Dubois. Mais je suis bien sûr, qu'il ne me dira pas la vérité, car ce beau Romulus reste toujours la même sournoise canaille.

Pourtant. Romulus Lepinski avouait franchement :

— J'ai l'ordre de surveiller une femme, un agent secret, que l'on envoie à Tiflis, et que je dois dénoncer au gouvernement Russe.

— Oh !... cela est bien désagréable... je vous comprends !

— C'est même dégoûtant. Et cependant je connais plusieurs de mes collègues qui rempliraient cette mission, avec plaisir.

Et il regarda Dubois du coin de l'œil :

— Car, naturellement, cette mission est très bien payée...

Dubois comprit aussitôt que cette dernière remarque lui était destinée. Il s'adossa dans son fauteuil et alluma une cigarette.

— De qui s'agit-il donc ?

— De la Nabot...

— Tiens, elle est donc tombée en disgrâce ?

— Probablement; on veut absolument se débarrasser d'elle.

L'expression « se débarrasser » inquiéta Dubois.

Il ne savait même pas pourquoi, car il ne ressentait plus aucune amitié pour Amy Nabot.

Surtout depuis qu'elle l'avait traité si durement à Montreux.

Il aurait donc dû être content qu'on s'apprêtât à la châtier, mais malgré tous ses raisonnements, il ne le pouvait pas.

Sans savoir pourquoi, il s'imaginait que leurs destins étaient étroitement liés.

— Pourquoi avez-vous accepté puisque cela vous est désagréable... demanda-t-il ?

— On ne m'a pas demandé mon avis. Du Paty m'a seulement dit « vous partirez pour Tiflis et là, vous vous débarrasserez de la Nabot. Elle a l'intention de compromettre l'Etat-major, et il faut absolument éviter qu'elle arrive à réaliser ses plans. Naturellement, je ne pouvais pas refuser, vous le savez bien. Quand on est agent secret, il faut obéir. J'ai horreur de cette mission, mais

tendez un doigt au diable, le corps y passe... vous comprenez...Si je pouvais me débarrasser de cette affaire, je serais bien heureux. Je viens de trouver ici des possibilités de gagner de l'argent, et il me faut y renoncer, parce que je ne suis pas libre de mes mouvements...

— Vous dites qu'on paye très bien cette mission ?...

— Sans doute... mais ce que je peux gagner ici me permettrait de vivre à jamais tranquillement...

— Je comprends que cela vous ennuie de partir.

Soudain, Lepinski posa brutalement la question qui lui brûlait les lèvres :

— Si vous vous chargiez de cette mission ?Nous pourrions partager le salaire que l'Etat-major me donne.

— Ecoutez, cher ami... cette mission est bien désagréable...

— Elle rapporte...

— Puis on court beaucoup de risques...

— De risques ? Mais aucun... Personne ne saura que vous êtes allé à ma place à Tiflis. Cela reste entre nous. Et puis, ce n'est pas si désagréable que ça...

Il haussa les épaules...

— Je me souviens d'avoir eu des missions bien plus difficiles et si je ne me trompe, vous en savez aussi quelque chose. Vous êtes assez connu parmi nous, pour votre élasticité de conscience...

Dubois allait répondre avec violence, mais il s'efforça de rester calme. Il pensait : « il faut tout supporter pour obtenir la mission ».

Car il s'était déjà fixé un plan.

L'idée d'avoir Amy en son pouvoir, lui donnait un diabolique plaisir.

Il se voyait déjà avec elle à Tiflis, et savait d'avance comment il exécuterait les ordres de l'Etat-major.

Et il répondit en souriant :

— On vaut souvent mieux que sa réputation.

Ne nous querellons pas... Voulez-vous accepter mon offre ? Vous y gagnerez trois mille marks.

Dubois feignit de réfléchir

Enfin il dit :

— Eh bien!... j'accepte.

Lepinski lui serra la main.

— D'accord!

— A quand alors ?

— A demain! Votre train part à sept heures de la gare de Friedrichstrasse. Je vous accompagnerai à la gare. Mais il faut vous déguiser, pour que la Nabot ne vous reconnaisse pas.

— Oui, bien entendu, mais je n'ai pas un sou, et je dois acheter différentes choses. Pouvez-vous me donner une avance ?

Lepinski affirma d'un signe de tête.

— Et les trois mille marks ? Quand me les donnerez-vous ? insista Dubois.

— Vous les aurez à Tiflis. Je vous donnerais le chèque à la gare. D'accord ?

Dubois accepta.

— C'est bien... mais vous devez me donner tout de suite au moins cent marks.

Romulus de Lepinski tira son portefeuile, prit cent marks et les tendit à Dubois.

— Vous voyez, je suis généreux...

— C'est vrai... admet Dubois en empochant l'argent. Je ne vous aurais pas demandé une avance si je n'étais pas forcé de m'acheter différentes choses pour le déguisement. Je me procurerais un manteau noir, des lunettes et un grand chapeau mou. Croyez-vous, que cela suffira ?

— Naturellement! Vous aurez l'air d'un professeur.

Dubois hocha la tête.

— Et maintenant, dites-moi pourquoi la Nabot est

en disgrâce à l'Etat-major ?

— Je ne sais rien d'exact. On m'a dit qu'il s'agissait de l'affaire Dreyfus. La Nabot en sait plus qu'il ne faut et l'Etat-major serait compromis, si elle parlait.

— Vraiment ?... c'est très intéressant. On a donc peur qu'elle utilise ses secrets ?

— Probablement, sans quoi on n'essaierait pas de la rendre inoffensive.

Dubois regarda Lepinski d'un air interrogateur :

— Je ne comprends pas qu'Amy Nabot, se soit jetée dans les griffes de l'Etat-major... elle est assez habile pour se débrouiller.

Lepinski se mit à rire :

— La pauvre enfant était dans une situation bien triste. Il n'est pas difficile d'attrapper une souris affamée dans un piège.

— Le piège était la mission en Russie ?

— Mais oui...

Dubois réfléchit :

— Pourtant...

Lepinski commençait à s'inquiéter :

— Ecoutez mon cher... vous n'allez pas avoir de scrupules...

— Des scrupules ?... ma foi non... et Dubois eut un sourire cynique.

— Et surtout pas de pitié !... cela ne faciliterait pas votre travail, mon cher...

Il se leva et tendit la main à Lepinski.

— Vous réglerez ma note, n'est-ce pas ?

— S'il le faut !... Mais encore une question : vos papiers sont en ordre, j'espère ?

— Naturellement !

— Votre passeport est à votre nom ?

— J'en ai un à mon nom, et deux autres établis à

de faux noms. On ne sait jamais ce dont on aura besoin. L'homme sage prévoit toutes les possibilités.

— Eh bien ! Dubois... au revoir et à demain, sept heures.

— Je serais exact...

Le lendemain soir, à l'heure précise, un homme, vêtu d'un vieux manteau noir, entra dans la gare de Friedrichstrasse.

Il marchait un peu en avait, ce qui donnait l'impression qu'il était vieux et fatigué.

Les lunettes noires et le grand feutre mou, dont les bords ombrageaient le haut de son visage, accentuaient encore cette impression.

— Votre déguisement est excellent, murmura Lepinski, lui tapant sur l'épaule.

— N'est-ce pas ?Et je vois que vous vous êtes déguisé aussi, mon cher. Vraiment, je ne vous aurais pas reconnu. Pour qui faites-vous tant de frais ?

— Pour la Nabot. Elle ne me connaît pas, mais je suppose qu'elle m'a remarqué à Paris. Je suis très flatté d'être presque toujours remarqué par les femmes, mais en ce cas, c'était plutôt nuisible! Venez... nous avons encore quinze minutes devant nous; promenons-nous un peu. J'ai encore quelques renseignements à vous donner.

— Et le chèque ?

— Attendez une minute... je vais vous le donner.

Ils sortirent de la gare et tournèrent dans une rue à gauche.

Lepinski tira de sa poche une enveloppe cachetée et la tendit à Dubois.

— Voilà le chèque...

— Quelle preuve puis-je avoir, que vous dîtes la vérité ?

— Oh! vous pouvez en être sûr. Avec le chèque vous trouverez une enveloppe avec une adresse. Regardez la

bien et retenez la dans votre mémoire.

— Oui... oui... je sais... il faut détruire l'enveloppe. j'ai fait cela tant de fois dans ma vie...

— Bien... cette adresse est celle de notre intermédiaire. Si vous avez quelque chose à me communiquer, dites-le-lui, il me le fera savoir au plus vite. Et, encore une chose : personne ne doit savoir que c'est vous qui partez en mission, la Nabot ne doit pas vous voir, avant que vous soyez en Russie.

— Avez-vous encore d'autres ordres ?

— Non, rien de plus!

— Avez-vous acheté mon billet ?

— Mais, non mon cher, c'est à vous de le faire. Je vous ai payé pour cela.

— Non... non... je compte sur vous.

Lepinski haussa les épaules :

— Bien... allons l'acheter tout de suite.

Ils retournèrent à la gare.

Lepinski acheta le billet.

— Et maintenant je file... dit-il.

Dans la foule qui remplissait le hall de la gare, il venait soudain d'apercevoir Amy Nabot.

— La voilà!... murmura-t-il.

Tous les deux l'observaient tandis qu'elle montait l'escalier qui menait au quai.

— Elle entre dans le piège..

— Bonne réussite!

Dubois siffla doucement :

—Nous l'aurons... cette petite souris...

Il serra la main de Lepinski et suivi Amy Nabot.

Celle-ci avait trouvé un compartiment vide.

Elle mit son léger bagage à sa place et se pencha par la portière pour regarder la foule.

Mais elle ne vit personne qui put rappeler ses soupçons de la veille.

L'homme mystérieux, qui l'avait surveillée et suivie dans le train n'était pas là.

Et quand le train sortit de la gare, elle s'assit, tranquillisée.

Pensivement, elle considérait le paysage... des prés, des forêts; anxieuse elle se demandait :

— Que va-t-il m'arriver en Russie ?

Jusqu'à présent, dans sa vie aventureuse, elle ne s'était jamais encore posée cette question; elle n'avait jamais eu peur du danger qu'elle affrontait... Pourquoi, se sentait-elle si inquiète aujourd'hui ?...

Elle essaya de penser à autre chose, mais ce fut en vain.

— Je n'ai plus de courage!... se dit-elle enfin; mes aventures en Tunisie et à Paris m'ont rendue nerveuse. Je dois essayer de me calmer...

Elle prit les journaux et se mit à lire.

A une heure du matin le train s'arrêta à une station-frontière.

Tout le monde devait descendre pour la visite des bagages.

Amy quitta le train et passa dans la salle de douane. Sur son chemin, elle remarqua un vieux monsieur, qui l'observait à travers ses lunettes noires.

Elle s'inquiéta de nouveau :

— J'ai perdu mon sang-froid... pensa-t-elle; c'est de bien mauvais augure !

Après la visite des bagages, on demandait les papiers et comme les siens étaient en ordre, elle put monter dans son compartiment.

Elle s'adossa dans son coin, ferma les yeux vaincue par la fatigue, s'endormit. Son sommeil était si profond qu'elle ne s'aperçut pas qu'une personne entrait dans son compartiment et prenait place en face d'elle.

Ce ne fut que lorsque la première lueur du matin

tomba sur les vitres qu'Amy ouvrit les yeux. Le regard de l'homme, assis en face d'elle, la fixait.

C'était le vieillard qu'elle avait remarqué à la frontière.

Il sourit et dit:

— Bonjour!... j'espère que vous avez bien dormi?

Elle ne put répondre... Le son de cette voix fit battre son cœur si fort, qu'elle respirait avec peine.

Les yeux dilatés par la peur, elle regardait l'inconnu.

— Nous sommes en Russie!... continua celui-ci, et je crois que nous nous sommes déjà rencontrés dans presque tous les pays d'Europe.

Et, disant cela, il ôta ses lunettes.

Amy Nabot poussa un cri d'effroi

CHAPITRE CDI

LA TEMPETE

Il devenait impossible de dissimuler plus longtemps la vérité sur les faux, que le colonel Henry avait fabriqués.

On ne parlait plus que de cela.

L'opinion publique avait brusquement tourné.

On discutait partout du crime qui avait été commis contre la liberté d'un homme, et tous ceux qui avaient cru à la culpabilité de Dreyfus pensaient maintenant qu'il était innocent.

Dans tout Paris, dans le monde entier on demandait la révision du procès.

Le gouvernement ne pouvait plus refuser de faire droit à cette demande.

On avait tout d'abord espéré calmer cette révolte par des articles habilement rédigés.

Mais, on s'aperçut bientôt que la situation devenait critique et on craignait des émeutes.

Cavaignac convoqua : Boisdeffre, Gonse, Narbonne Pellieux et du Paty; et quelques autres officiers.

Tous savaient de quoi il s'agissait.

Tous parlaient à voix basse et montraient des visages soucieux. Personne n'osait dire son opinion et chacun attendait la décision des autres.

Cavaignac fit un discours bref :

— Messieurs, dit-il, je vous ai prié de venir ici, pour trouver un moyen de nous tirer de l'embarras où nous nous trouvons. Vous savez tous qu'il y va de nos situations et de notre honneur. J'attends vos propositions, pour savoir comment calmer la tempête qui vient de se déchaîner...

Le général Boisdeffre se leva :

— Monsieur le ministre, je demande la parole.

Cavaignac hocha la tête ·

Un silence profond se fit, un silence lourd, comme celui qui précède les orages.

Le visage de Boisdeffre était pâle, on voyait qu'il était en proie à une grande agitation...

Mais, il débuta d'une voix calme :

— J'ai une raison particulière, pour demander la parole, messieurs. Je suis le plus grand responsable dans cette affaire. J'ai été systématiquement trompé par mes subalternes, et sans le vouloir, j'ai aidé à faire condamné un innocent. Vous tous, qui me connaissez depuis des

années, vous pouvez vous rendre compte de ce que cela signifie pour moi.

C'est sur moi qu'on jettera la première pierre. On me demandera des explications et on me dira, qu'il est impossible que je n'aie pas eu connaissance des crimes commis par mes subordonnés.

Malgré ces accusations, je peux déclarer ici que j'ai tout fait, dans le procès Dreyfus, pour être juste. Personne ne peut dire que j'ai agi de parti pris. Mais on me regarde avec méfiance et on me juge.

Aussi je me vois forcé de tirer les conséquences de cette attitude de ceux qui m'entourent. Je démissionne et je quitte l'armée.

Boisdeffre s'inclina légèrement et abandonna la salle du conseil.

Après lui, Pellieux se leva :

— Je démissionne également, monsieur le ministre, dit-il. Il ne m'est pas possible de rester une heure de plus au service de l'Etat. Tous ceux qui ont permis ou provoqué cette situation, devront désormais en porter la responsabilité.

Et il suivit Boisdeffre.

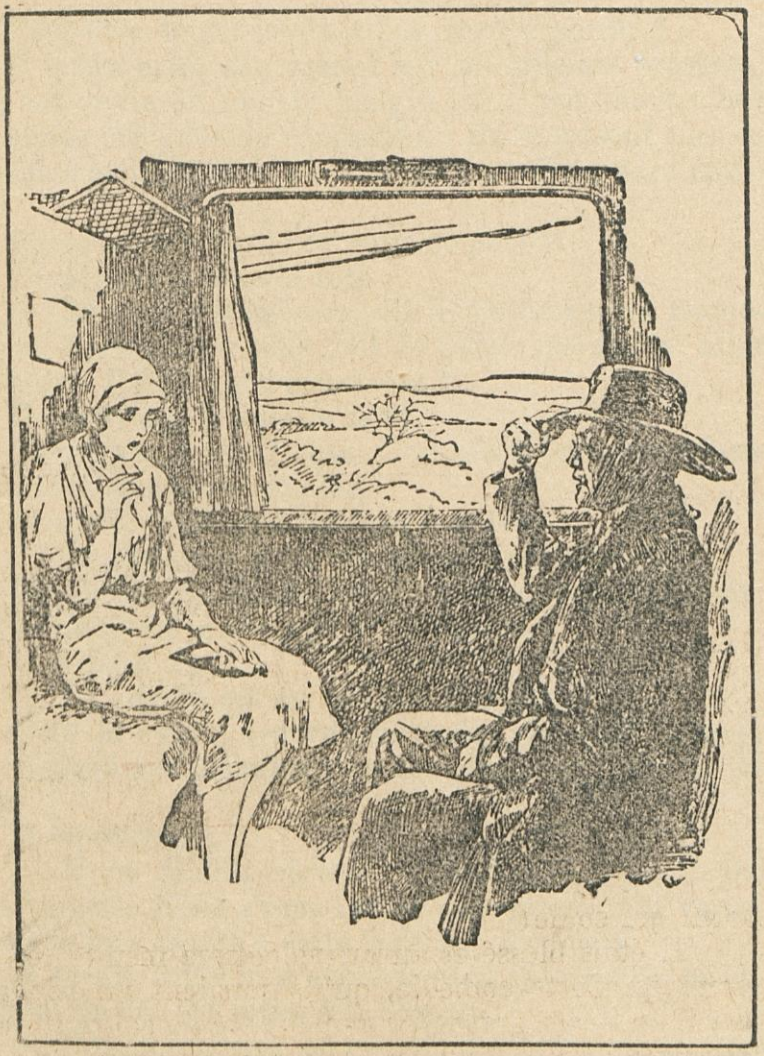
Lorsque la porte se fut fermée sur les deux généraux, un terrible silence s'établit dans la salle du Conseil.

Cavaignac les avait suivi du regard et il pensait :

— Cela commence bien! Les rats quittent le bâtiment qui coule!

Il était blessé et aurait volontiers insulté ces deux hommes. Cette comédie, qu'ils jouaient lui répugnait, car il était évident qu'ils avaient été au courant de tout ce qui se passait dans les coulisses au sujet du procès Dreyfus. Il avait envie de les rappeler pour leur crier la vérité.

Mais il reprit le contrôle de lui-même; la raison lui conseilla de se taire et d'attendre les évènements.



Les yeux dilatés par la peur, elle regardait l'inconnu... (Page 2862).

Peut-être tout n'était-il pas encore perdu ?

Il laissa errer son regard sur les officiers présents, et il eut envie de sourire malgré lui : tous montraient des mines affligées de condamnés; ils n'eussent pas eu une autre attitude si on avait voulu les traîner sur l'échafaud.

Personne n'avait le courage de parler.

Cavaignac secoua la tête :

— Eh bien ! messieurs, dit-il, j'attends vos propositions. Nous ne pouvons tout de même pas laisser aller les choses. Il faut agir, messieurs !

De nouveau, le silence se fit.

Cavaignac s'impatienta, il se mit à jouer nerveusement avec son coupe-papier.

Soudain, le colonel Narbonne se leva :

— Je demande la parole monsieur le ministre.

Cavaignac poussa un soupir de soulagement. Enfin, quelqu'un avait le courage de parler!

Il déclara :

— La parole est au colonel Narbonne !

Tout le monde regarda le visage du vieil officier qui, malgré ses soixante-dix ans, était toujours imposant.

Il commença :

— Il me semble nécessaire, messieurs, de parler franchement. Nous avons refusé de connaître la vérité, et cela nous a menés à cette tragique situation.

Il serait ridicule d'excuser tous les crimes, en disant, qu'ils ont été utiles à la Patrie...

— Non, messieurs, on ne sert pas la Patrie en commettant des crimes, en faisant des faux, en acceptant des injustices.

C'est un triste Etat, que celui qui doit son existence à des crimes et sa prospérité à l'injustice.

J'aurais honte d'être le sujet d'un tel Etat.

Messieurs... la France est compromise devant le monde entier, elle est outragée et insultée par ses propres chefs.

On nous montre du doigt dans toute l'Europe, nous sommes devenus ridicules et nous méritons qu'on se moque de nous.

Il faut faire tout pour nous réhabiliter. Nous devons lutter.... nous devons immédiatement agir... car, sans cela, nous perdrons le peu d'estime qu'on a encore pour nous.

Le monde entier demande justice. Nous ne devons plus ignorer cette demande. Nous devons prendre une décision au plus tôt.

On demande à tout criminel qu'il ait le courage d'avouer son crime. On lui demande aussi d'expier sa faute.

Narbonne se pencha sur la table, sa voix résonnait, maintenant fortement dans toute la salle :

— Messieurs... il m'est pénible de le dire ici, devant vous, mais c'est la vérité. Le Gouvernement, les chefs du Gouvernement ont commis un terrible crime.

Et comme on demande à l'accusé un aveu, ainsi il me semble que l'Etat devra s'avouer coupable. Et son devoir sera de réparer ses fautes si cela est encore possible.

Tous ceux qui sont coupables du crime commis envers le capitaine Dreyfus, ceux qui ont contribué à l'envoyer à l'île du Diable, tous ceux qui savaient qu'il était innocent et qui n'ont pas trouvé le courage de le dire, tous ceux-là doivent porter, maintenant, la responsabilité de leurs actes.

Une certaine agitation s'empara des assistants.

Quelques-uns approuvaient le vieux colonel, d'autres se dressaient, repoussaient nerveusement leurs chaises.

Narbonne, de plus en plus agité, continuait :

— Ceux qui doivent passer d'abord devant le tribunal, ce sont en première ligne, les chefs de l'Etat-major. Les généraux Boisdeffre et Pellieux se sont retirés d'une façon bien dramatique...

Narbonne s'interrompit pour rire longuement :

— Mais je crois ajouta-t-il, que chacun de nous a compris qu'ils jouaient la comédie...

Chacun de nous connaît les raisons qui les poussent à quitter le service...

Ils se défendent, avant d'être accusés...

Le grand coupable n'a plus à expier son crime, il s'est suicidé. Mais nous en avons, parmi nous, encore un autre, qui est peut-être plus coupable que ne fût le colonel Henry...

Et Narbonne se tourna dans la direction où était assis Du Paty.

Celui-ci était blême. Il se leva :

— Mon colonel...

— Ne m'interrompez pas, commandant. En vous défendant, avant même que j'ai prononcé le nom du coupable, vous nous donnez une preuve de votre participation au crime commis envers Alfred Dreyfus.

— Je proteste contre vos accusation...

— Vous ne le pouvez pas. C'est vous, qui l'avez interrogé pendant l'instruction du procès et nous savons tous, maintenant, que vous avez mené ces interrogatoires d'une manière tout à fait inhumaine.

— J'ai fait mon devoir d'officier. J'ai pensé seulement à l'honneur de la Patrie, qui était en danger...

— Votre devoir, capitaine, était de faire connaître la vérité quelle qu'elle fut ! Mais vous avez volontairement toléré les mensonges, vous avez désigné comme coupable du crime d'espionnage, celui dont vous connaissiez l'innocence. Et tout cela, parce que vous étiez jaloux

de Dreyfus, qui était un officier très bien doué et de grand avenir!...

Du Paty était pâle comme un linceul. Ses yeux étincelaient de fureur et il cria :

— Ce n'est pas vrai !...

— C'est la vérité! interrompit Narbonne et vous le savez très bien... Vous n'avez pas sauvé l'honneur de la Patrie, commandant, vous l'avez souillé.

Du Paty s'adressa à Cavaignac :

— Je vous demande votre protection, monsieur le ministre !

Narbonne se mit à rire :

— Si vous demandez protection contre la vérité, vous pouvez aussi bien demander au ministre de m'enlever la parole.

Cavaignac n'ouvrit pa sla bouche. Son visage était contracté. Mais il fit, de la main, signe au vieux colonel de continuer.

Les yeux de Narbonne brillaient, son visage était enflammé, on eut dit un général menant ses troupes à la bataille.

— Voyez-vous, monsieur le ministre, qu'il y a parmi nous, certains éléments qui refusent même aujourd'hui de connaître la vérité. Ce sont ceux-là les plus coupables!

Je le répète; il est encore temps d'expier nos fautes.

N'hésitez pas à avouer votre crime devant le monde entier.

N'attendez pas qu'il soit trop tard.

Dans l'affaire Dreyfus, il a été question si souvent de l'intérêt de l'Etat, qu'il faudrait agir, en vérité au moins une fois dans l'intérêt de cet Etat dont on parle tant sans y croire.

Il faut regagner l'estime des autres peuples.

Et cela n'est possible, que si vous acceptez immédiatement une révision du procès Dreyfus.

Ecoutez-moi... réfléchissez à mes paroles et aidez-moi à réparer le crime, que nous avons commis envers un innocent.

Narbonne s'assit.

Un silence mortel pesa sur les assistants. L'orage semblait prêt à éclater.

A chaque instant, la foudre pouvait tomber, et tuer les coupables.

Tous ceux, qui étaient responsables seraient anéantis sans pitié. On les lapiderait. On les sifflerait.

Non, un aveu serait une catastrophe inimaginable.

Ne vaudrait-il pas mieux, reprendre la lutte contre la vérité ?

Ne vaudrait-il pas mieux feindre d'accepter la révision et la retarder, jusqu'à ce que l'émotion du pays se fut calmée ?

A travers ses paupières demi-closes Cavaignac observait l'assistance.

Il lui semblait que tous les officiers devaient partager son opinion.

Mais personne n'osait prendre une décision.

Cavaignac attendit... les minutes coulaient dans le silence.

Soudain, il se leva et demanda :

— Personne ne demande plus la parole ?

Aucune voix ne se fit entendre.

Alors, il déclara :

— La séance est levée. Nous savons tous de quoi il s'agit. Je vous prie, messieurs, de chercher le moyen de calmer l'agitation générale et de trouver un remède à tout ce mécontentement. Nous devons prendre une décision. Je vous donne vingt-quatre heures pour me faire des propositions.

Je vous ferai prier de venir me voir, l'un après l'au-

tre et je demanderais à chacun son avis personnel. Après cela, je vous convoquerai tous à une nouvelle séance.

CHAPITRE CDII

LA VIEILLE CHANSON

En sortant de la chambre d'Esterhasy, Mme Brown se trouva soudain en face de sa fille Harriet, qui avait écouté à la porte. Elle la regarda avec colère, la prit par le bras, et la poussa dans la cuisine, en claquant la porte derrière elle.

Puis, elle fixa un regard furieux sur la jeune fille :

— Je t'avais défendu d'écouter aux portes...

Harriet, avait l'air buté, ce fut d'une voix dure qu'elle riposta :

— Je voulais savoir de quoi tu parlais avec le comte.

— Tu dois t'en douter. Je te l'ai dit cent fois... Je ne veux plus être une poire et me laisser exploiter par ton beau comte. L'argent, toujours rien que l'argent ! Encore, s'il avait l'intention de t'épouser, cela me serait égal de le nourrir pour rien.

— Mais il m'épousera ! s'écria Hariet d'un ton si décidé, que sa mère la considéra avec surprise.

— Il va t'épouser ! répéta-t-elle ironiquement; il te l'a dit ?

— Pas encore...

— Eh bien alors, pourquoi dis-tu de telles bêtises ?

— Mais penses-tu qu'un comte de Voilemont va se montrer très empressé d'épouser une pauvre fille comme moi ?

— Il devrait tout de même dire quelque chose. On parle dans tout le voisinage de ta liaison avec lui...

Hariet se mit à rire, elle avait l'air agacée.

— C'est ta faute, maman. C'est toi qui a commencé toute cette histoire.

— Tu vas me faire des reproches par dessus le marché... s'écria Mme Brown, indignée. C'est toi qui m'as toujours raconté combien tes camarades t'enviaient, parce que le comte Voilemont habitait chez nous. Et c'est toi, qui te plaignais chaque jour, que ta vie était triste et que tu ne pouvais jamais sortir. C'est pour cela que je t'ai forcée à accepter l'invitation du comte.

— Et tu te réjouissais déjà, dans l'espoir d'être un jour la belle-mère d'un comte !

— Je ne le nie pas. Tous nos voisins auraient crevé de jalousie, s'ils avaient su cela.

— Ils crèveront, maman, car je vais épouser le comte.

Mme Brown jeta à sa fille un regard dédaigneux et prononça :

— Tu es folle !

— Pas du tout. Je vois maintenant très bien le chemin à prendre.

Mme Brown se rapprocha de sa fille et la considéra avec attention

— Comme tu es décidée tout d'un coup ! Je ne te connaissais pas ainsi. Jusqu'à présent tu m'as toujours obéi...

— Cela ne pouvait pas durer toute la vie, maman.

Il fallait bien que cela change un jour. Je te dis, que tu as commis une grande faute, en rudoyant le comte et en lui réclamant le montant de sa note.

Mme Brown répondit, mécontente :

— Mais, j'ai besoin de mon argent, je ne peux pas attendre plus longtemps.

— Ce n'est pas vrai. Tu peux bien lui laisser cette somme encore pour quelque temps et l'aider dans cet embarras passager. Il te le rendra.

— Lui,me le rendre ?...

La voix de Mme Brown était si méprisante, qu'Harriet se fâcha :

— Tu ne sais pas ce que tu veux, maman. Tu étais folle de ce comte il y a quelque temps, et tu ne cessais de me dire que c'était un homme merveilleux...

— Je me suis trompée... C'est un paresseux, un bon à rien...

— Je te défends de parler de lui ainsi.

— Comment ? Tu veux me défendre de parler comme il me plaît? Je vais le mettre à la porte tout de suite!

— Tu ne le feras pas, maman. Au contraire, tu vas lui faire des excuses, pour les paroles de tout à l'heure.

— N'y compte pas. S'il ne paie pas, il se trouvera bien vite dans la rue.

— Bon, je partirai alors avec lui.

Mme Brown regarda sa fille avec stupeur :

— Tu plaisantes, Harriet...

— Non, je suis très sérieuse, maman.

— Mais tu veux donc être malheureuse toute ta vie ?

La jeune fille haussa les épaules :

— Je ne sais pas ce qui m'arrivera... Je ne sais qu'une seule chose : c'est que je l'aime !...

— Harriet !...

Mme Brown se laissa tomber sur une chaise.

Sa fille acheva d'une voix émue.

— Oui, maman, je l'aime et, au lieu de me regarder d'un air stupéfait, tu devrais être contente. Il n'y a pas si longtemps que tu prétendais que ce serait un bonheur pour moi, d'être aimée par un homme comme le comte Voilemont.

— Mais, il pourrait être ton père.

La jeune fille sourit.

— Je t'ai répondu la même chose, souviens-t'en ! Aujourd'hui je sais que l'amour d'un homme mûr vaut mieux que celui d'un jeune homme. Le comte Voilemont possède mon cœur, je ne peux plus vivre sans lui, et serait-il réduit à la mendicité, je resterai toujours avec lui et, je partagerai sa misère, parce que je l'aime !...

Mme Brown poussa un long soupir.

— Voilà une belle histoire !...

— Il y a quelques semaines, tu considérais cela comme le plus grand bonheur.

— Parce que je le croyais riche !...

— L'amour n'a rien à faire avec l'argent ! Lorsque tu t'es mariée avec mon père tu ne lui as pas demandé s'il avait de l'argent.

— Ce n'est pas la même chose !...

— Oh non ! maman, l'amour est toujours la même chose, chez les mendiants comme chez les rois, c'est toujours une affaire de sentiment. Tu m'as souvent raconté que vous étiez très pauvres, lorsque vous vous êtes mariés.

— C'est vrai !... mais j'aurais voulu réserver un meilleur sort à ma fille. L'amour s'en va vite, lorsqu'on a faim et froid. Et c'est ce qui t'attend avec le comte.

CHAPITRE CDIII

LE REMPLAÇANT

Amy Nabot avait l'impression qu'elle allait s'évanouir. Une peur atroce s'emparait d'elle.

Elle appuya son visage contre le dossier et ferma les yeux.

— Je suis entre les mains de l'ennemi, pensait-elle.

Elle pouvait à peine respirer...

Enfin, elle retourna la tête et ouvrit les yeux.

Dubois la fixa avec un sourire :

— Notre rencontre t'a effrayée, Amy, je t'exprime tous mes regrets.

Il se pencha sur elle :

— Tu vois ma petite, lorsqu'on a mal agi avec ses amis, on s'effraie ensuite de les rencontrer... peut-être même en a-t-on peur...

Amy se redressa :

— Je ne vois pas pourquoi je devrais avoir peur de vous, répondit-elle, tentant de reprendre son assurance...

— Ne te fais pas plus courageuse que tu ne l'es, ma petite, tu crains que je veuille me venger de l'affront que tu m'as infligé à Montreux. Mais sois tranquille, je

n'y pense plus. Nos rapports seront, maintenant, ce que tu voudras qu'ils soient...

Amy ne parvenait pas à imaginer pourquoi il l'avait suivie. Sans doute avait-il un plan qu'il voulait réaliser en Russie.

Et soudain, elle comprit, pourquoi du Paty l'avait envoyée en mission. Il voulait se débarrasser d'elle et il avait donné l'ordre à Dubois de la mettre hors d'état de nuire.

Prenant rapidement une décision, elle se dit :

— Je vais retourner en Allemagne... personne ne peut m'en empêcher et, là, je serais en sécurité...

Dubois continuait à parler.

Mais, elle ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait.

Lorsque le train s'arrêta, à la première station, elle se leva, prit sa valise et voulut descendre.

Mais Dubois lui barra la route :

— Tu n'es pas encore arrivée, Amy. N'essaie pas de me fuir, cela serait bien dangereux pour toi.

Il remit la valise dans le filet, et força Amy à se rasseoir.

— Voilà !... tu ne bougeras plus jusqu'à Tiflis !...

Il savait donc, qu'elle allait à Tiflis !

— Essaie plutôt de dormir, tu en as le temps. Je ne te dérangerai pas.

Elle ferma les yeux.

Mais elle sentait le regard de Dubois sur elle et elle en souffrait terriblement.

Toute sa vie gâchée lui revint en mémoire.

Maintenant, je vais expier tous mes crimes, se dit-elle, je vais les payer de ma vie...

Elle ouvrit les yeux et regarda par la portière.

Dubois se tourna vers elle :

— Une matinée splendide, n'est ce pas ? Mais, moi,

j'ai faim, ce long trajet m'ouvre l'appétit. Tu me fais l'impression d'être à bout de nerfs, ma petite...

Amy ne répondit pas.

Il tira son étui à cigarettes et le lui tendit :

— Prends une cigarette, cela te fera du bien.

Elle fit un geste de refus.

Dubois lui parlait du Caucase, qu'il connaissait déjà.

— Tiflis est très amusant. Tu y trouveras des Arméniens, des Tcherkesses et des Géorgiens. Tu seras étonnée. Et tu auras plaisir à flâner dans cette ville si vivante. Je me ferais une joie de te la montrer.

Dois-tu descendre dans un hôtel déterminé ?

— Non.

— Je te conseille l'Hôtel de l'Orient. C'est tout près de la gare sur le Golowinsky-Prospect. Et ce n'est pas cher.

Elle hocha la tête et pensa :

— Probablement, il va y habiter aussi. il veut m'avoir près de lui pour pouvoir mieux me surveiller.

Mais, quand ils arrivèrent à Tiflis, elle fut surprise de le voir prendre congé d'elle.

— Je me permettrais de te rendre visite cet après-midi. pour voir si tu as trouvé une chambre à ton goût...

Puis il l'aida à monter dans la voiture et conseilla :

— Ne donne au cocher que la moitié de ce qu'il te demandera. Il est Arménien et ces bandits essaient toujours de faire payer le double du tarif.

Il lui tendit la main, qu'elle toucha légèrement.

La peur atroce qu'elle avait tout d'abord éprouvée, avait disparu, mais la méfiance, que faisait naître en elle la présence de Dubois, demeurait.

Quand elle arriva à l'hôtel, elle se souvint qu'elle devait se rendre immédiatement chez Lepinski.

Mais, la vue du grand lit propre, qui se trouvait dans

sa chambre, lui donna une telle envie de dormir, qu'elle décida de se reposer avant d'aller à la recherche de l'agent secret.

Elle ferma la porte à clef, tira les rideaux et s'endormit.

Malgré ses soucis et sa peur, elle dormit fort tard dans l'après-midi.

Elle fut réveillée par quelqu'un qui frappait fortement à sa porte.

Elle se leva et alla ouvrir.

C'était la femme de chambre, qui lui annonçait la visite d'un monsieur.

— Grand Dieu ! c'est Dubois, pensa-t-elle. Je voudrais pouvoir le renvoyer ! Mais non, il est plus sage de le recevoir.

Elle dit à la femme de chambre :

— Dites à ce monsieur, que je descendrais dans un quart d'heure.

Pendant qu'elle s'habillait, il lui vint à l'idée, qu'il serait trop tard, pour aller chez Lepinski.

— Eh bien, j'irais demain. Peut-être même n'irai-je pas du tout. Si Du Paty a donné l'ordre de se débarrasser de moi, il est inutile de faire quoi que ce soit.

Elle pressait ses tempes entre ses mains.

— Ce n'est pas possible !... Il m'a découvert par hasard dans le train, peut-être venait-il à Tiflis pour son propre compte. Mais pourquoi était-il déguisé ! Cela prouve amplement ses mauvaises intentions. Et que fera-t-il de moi ? Du Paty n'est pas un homme qui s'embarrasse de vaine sensiblerie; mais je doute cependant qu'il ait pu donner l'ordre de tuer une femme, parce qu'elle le gêne... Non, je crois que mes soupçons sont injustifiés... Dubois lui-même ne commettrait pas une telle infamie... Ces hommes ne sont tout de même pas des assassins.

Dubois avait, certainement, remarqué sa terreur et s'était fait un plaisir de l'effrayer encore plus...

Naturellement, il devait en être ainsi.

Cette idée lui rendit tout son courage et elle décida de montrer à Dubois qu'elle n'avait plus aucune peur de lui.

Après avoir fini sa toilette, elle descendit dans le salon de l'hôtel.

Dubois l'y attendait.

Il se leva, lorsqu'elle entra et la salua.

Maintenant il avait quitté son déguisement et portait un complet élégant avec une fleur à sa boutonnière.

Le dégoût qu'Amy ressentait pour lui, s'accentua, mais elle s'efforça de sourire aimablement...

Et elle dit :

— Vous vouliez me montrer la ville... n'est-ce pas? Je suis bien curieuse de la voir.

Il fit un signe de tête affirmatif.

Et, s'approchant d'elle, il déclara :

— Vous êtes fraîche comme une rose, Amy. J'en suis bien heureux car, ce matin, vous aviez l'air bien fatiguée.

Ce n'est pas étonnant, dit-elle en souriant, le voyage a été long et fatigant. Mais maintenant, j'ai dormi, et la vie me paraît plus belle.

— Bravo, Amy. Partons. A moins que vous ne vouliez manger à l'hôtel ?

— Non, je préfère dîner ailleurs...

— Comme vous voudrez...

Amy fut satisfaite de voir qu'il lui disait vous, car cela l'humiliait beaucoup qu'il la tutoyât.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Dans le quartier des bazars. Pour celui qui les voit pour la première fois c'est très intéressant.

Amy se rendit compte très rapidement, qu'il avait raison...